Document généré le 30 avr. 2025 09:59

Histoire Québec

L’Affaire de Saint-Denis

Alphonse Lusignan

Volume 6, numéro 3, mars 2001

Entre la mémoire et l’oubli

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11350ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lusignan, A. (2001). L’Affaire de Saint-Denis. *Histoire Québec*, *6*(3), 22–25.

© La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

UN ACTE D'UNE HÉROIQUE TÉMÉRITÉ

L'Affaire de Saint-Denis

Par ALPHONSE LUSIGNAN

C'est dans *Le Canada Français*, la revue des professeurs de l'Université Laval, que fut publié ce texte en 1890.

Pourquoi me mets-je, ce soir, en frais de raconter sous une nouvelle forme un fait d'armes aussi généralement connu que *l'affaire de Saint- Denis*? Les patriotes ne l'ont-ils pas réédité cent fois, et M. David ne lui a-t-il pas consacré des pages aussi sincèrement émues que fidèlement détaillées? Eh oui! Mais c'est aujourd'hui le cinquante-deuxième anniversaire d'un trait de bravoure audacieux, d'un acte d'héroïque témérité qui, sans être unique dans notre jeune histoire, a conquis pour ses auteurs une admiration dont leurs adversaires même n'ont pu se défendre.

Car cet engagement participe plutôt de l'aventure que du combat raisonné, froidement voulu. Il n'y a pas de surprise de l'ennemi; celui- ci ne s'imagine pas qu'il se bat contre des forces supérieures; sûr de vaincre des paysans improvisés soldats, sans discipline, sans munitions, presque sans armes de portée, surtout sans chefs militaires, il s'avance en nombre, confiant dans le canon, le fusil, la tactique. Les nôtres attendent de pied ferme, avec de simples et primitives armes de champs clos : faux, fourches, pieux, quelques sabres rouillés, –réunis qu'ils ont été subitement aux sinistres appels du tocsin.

C'est cette aventure que j'ai méditée tout le jour, ruminant les faits et gestes, les noms, les dires des insurgés, et cherchant à me rappeler ces détails particuliers, intimes, authentiques, qui ont intéressé mon enfance, mais sur lesquels, à cette distance, la mémoire ne saurait que difficilement mettre le doigt de la certitude. Et c'est cela que je vais écrire, non qu'il en soit besoin, tant de livres l'ayant consigné, mais afin que la relation d'une levée de piques, ou plutôt d'une barricade, parvienne en plus de mains, rafraîchisse des souvenirs semi-séculaires, et perpétue dans sa mesure une tradition glorieuse.

La bataille de Saint-Denis. C.W. Jeffreys

Quelle influence eut la défaite de l'Anglais sur nos destinées? À l'historien de répondre à cette question. Ce n'est pas cela qui occupait aujourd'hui ma pensée: on a tout dit là-dessus. Mais je songeais à mon grand-père tué, à mon père qui aurait pu l'être, et je me demandais, dans ce cas, où se seraient logés l'âme et le cœur de celui qui se nomme, depuis quarante-six ans, Alphonse Lusignan! Existerais-je déjà, ou encore? Serais-je chrétien ou zoulou? Tiendrais-je une plume ou la charrue? Autant de points d'interrogation, et mille autres, que l'interminable cyclorama des possibilités déroulait devant les yeux de mon esprit.

Il est bien futile le prétexte pour mal traduire une belle page d'histoire. Mais que voulez-vous! Je revivrai pendant quelques heures aux lieux où furent le foyer des miens et mon berceau; je reverrai ma sainte mère sitôt disparue, ainsi que mon jeune père dont les allègres soixante-douze ans semblent encore aujourd'hui défier les balles anglaises qui l'ont respecté en 1837.

À Saint- Denis au matin du vingt-trois novembre

Froid gris, temps sombre, chemins durs et raboteux, sans neige. Tout le village est sur pied; les patrouilles ont arrêté le lieutenant Weir, qui est porteur de dépêches, et l'ont amené chez le docteur Nelson. Weir confirme la nouvelle de l'arrivée prochaine des soldats anglais sous les ordres du colonel Gore. Le chef des patriotes va faire une reconnaissance sur le chemin de Saint-Ours, et se convaincre de l'approche des troupes. Il tourne bride, jette l'alarme sur la route, fait couper les ponts et se renferme dans le village, –si l'on peut se renfermer dans une place ouverte. Beaucoup de personnes s'enfuient dans les champs jusqu'à la première concession, celle de la Miotte; quelques-unes se rendent même jusqu'à la troisième. Les cloches, les belles cloches de l'église, sonnent là-haut à toutes volées. Elles appellent les braves au combat, et les braves arrivent à leur voix, armés qui d'un gourdin, qui d'une faux, qui d'un fusil à pierre.

Deux ou trois personnes sont occupées à fondre des balles; on s'y est pris tard, il faut avouer. J'ai longtemps conservé un

moule à balles qui avait alors servi à mon père, et je m'en suis souvent servi moi-même dans mon enfance: on ne sait pas ce qui peut arriver! Mon père avait aussi deux boulets anglais de cette fameuse journée, mais ils se sont perdus dans un déménagement en 1852.

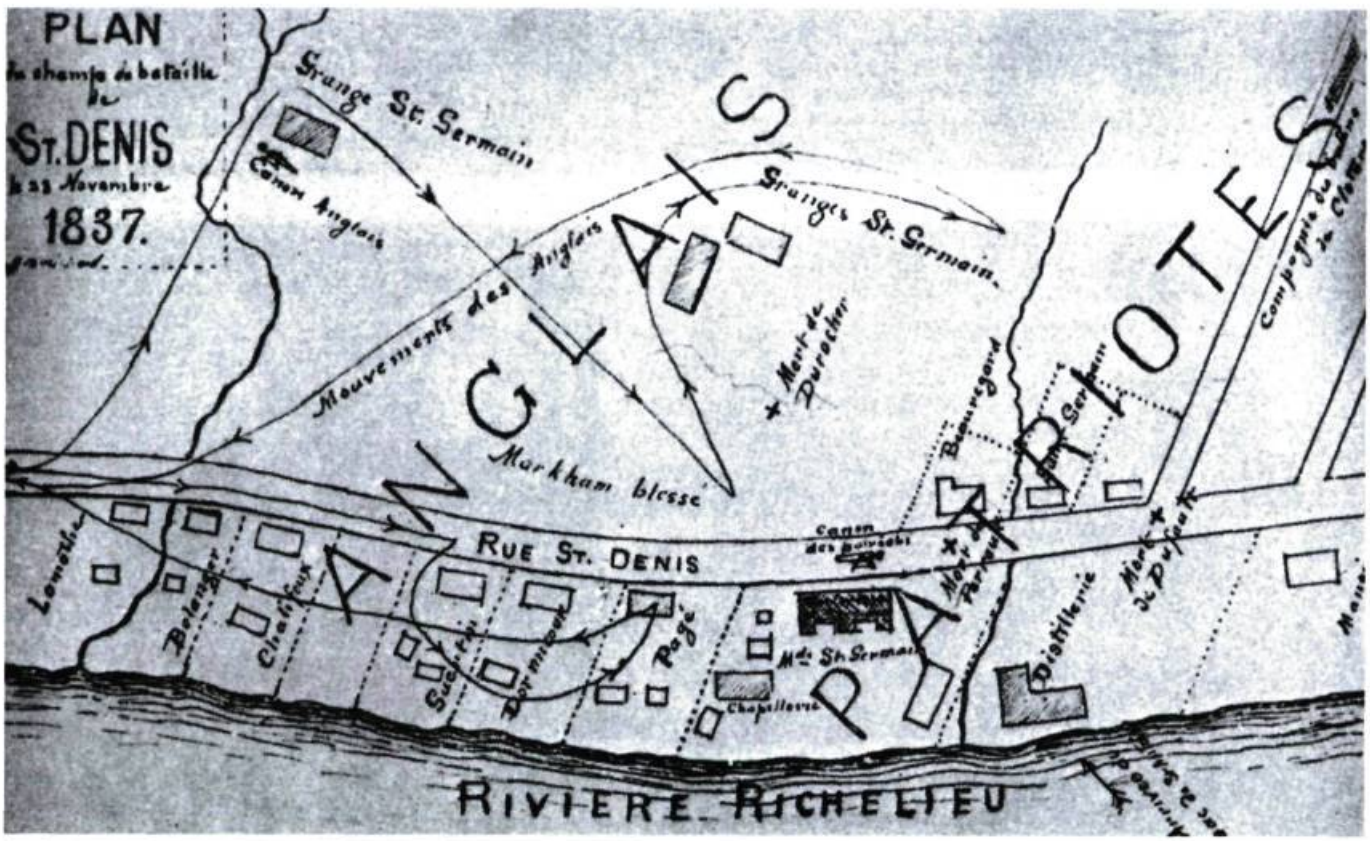
Les patriotes qui ont des fusils, –ils sont bien une centaine en tout et partout,– se barricadent dans le premier étage, ce que nous appelons ici le deuxième étage, d'une maison en pierre, dans un magasin et dans la distillerie du docteur Nelson. Les autres sont près de l'église, à quelques arpents de là; ils forment une réserve qui viendra prendre les armes des morts et des blessés, s'il y en a, et au besoin fauchera dans les rangs ennemis si la troupe pénètre au coeur du village. De leur position les rebelles commandent la rivière et le chemin, mais peu la campagne, où cependant le commandant anglais enverra une colonne. C'est là qu'est le danger; si la position des nôtres est tournée, si les soldats passent au large, par les champs, le village sera certainement envahi.

Les trois principaux chefs de la rébellion sont à Saint-Denis; Papineau et O'Callaghan ont été depuis quelques jours les hôtes de M. Nelson. L'heure du combat approche, les troupes sont en vue. Depuis longtemps Nelson fait mille efforts pour éloigner Papineau; celui-ci tient à rester: «*Je n'ai jamais prêché la révolte armée, mais seulement l'agitation constitutionnelle*», disait-il; «*mais puisque aujourd'hui le vin est tiré, il convient que je le boive*». Ce à quoi Nelson répliquait: «*Vous n'êtes pas un homme de combat, vous; vous êtes notre tête, nous sommes vos bras; laissez-nous nous battre, et mettez-vous en sûreté. Nous aurons besoin de vous après la victoire*». Ces conseils, appuyés par tous les assistants, eurent raison de la résistance de M. Papineau, qui partit dans la direction de Saint-Hyacinthe, après s'être armé de deux pistolets que mon grand-père maternel, M. Jean-Baptiste Masse, lui donna.

La déroute des Anglais

Le colonel Gore arrivait avec cinq compagnies d'infanterie, un détachement de cavalerie et une pièce de campagne. Il se dirigeait vers Saint-Charles, où s'était tenue l'assemblée des Six-Comtés (Richelieu, Saint-Hyacinthe, Chambly, Rouville, Verchères et l'Acadie), qui avait adopté d'enthousiasme des propositions foncièrement révolutionnaires. Il allait faire sa jonction avec le colonel Wetherall, et il avait pour mission de disperser les patriotes et d'arrêter leurs chefs. Le shérif adjoint, porteur des mandats d'arrestation, l'accompagnait dans ce but. Gore était loin de s'attendre à se battre en route, mais quand il sut à n'en pouvoir douter qu'il en serait ainsi, il divisa ses forces en trois détachements, l'un qui suivrait le rivage, l'autre la grande route, et le troisième qu'il dirigea dans l'intérieur, et qui devait cerner les positions des nôtres. Ce dernier était sous les ordres du capitaine Markmam.

Il est maintenant près de dix heures. Les trois cloches sonnent toujours dru, sous la direction d'un bedeau patriote. Nelson visite les braves qui sont chez Mme Saint-Germain, et les exhorte à faire leur devoir. Les premiers coups de feu éclatent. Qui les a tirés? On n'en est pas certain, mais toujours est-il qu'un boulet de canon tue deux patriotes aux côtés de Nelson, pendant que deux balles tuent deux éclaireurs anglais. Les artilleurs veulent continuer leur jeu, ils rechargent leur canon, l'un va



pour y mettre le feu, à bas! Un second s'empare de la mèche, à terre! Un troisième s'avance, foudroyé! Nelson fait descendre ses compagnons à l'étage inférieur, où l'on est moins exposé aux boulets.

On se bat ferme jusqu'à midi. Alors les Anglais cessent de se découvrir autant; ils s'abritent derrière des cordes de bois et des clôtures, et ne tirent plus qu'à bon escient. C'est ainsi qu'ils tuent C.-O. Perrault, de Montréal, un jeune avocat de talent, qui tenait à faire le coup de feu, au moment où il traversait le chemin pour aller recommander à un groupe de patriotes de ne pas s'exposer. Mais aussi, sitôt qu'un habit rouge se montre, on le culbute. Mon grand-père, Antoine Lusignan, vieillard de soixante-sept ans, est frappé par une balle, dans une embrasure de fenêtre, et aux côtés de mon père, alors âgé de dix- neuf ans. On va chercher le vicaire, M. Laforce, qui administre les blessés; dans l'intervalle de ses fonctions, on le tient, par prudence, blotti sous un lit.

La bataille durait depuis cinq heures peut-être, lorsque le colonel Gore se décida de cerner nos gens; il confia l'opération au capitaine Markmam. Celui-ci était brave, il essaya trois fois, et trois fois il dut retraiter sous la grêle des balles canadiennes. Il tente un dernier effort, mais il est blessé, ses soldats l'emportent derrière la grange de Mme Saint-Germain, où ils s'abritent. Ils sont là depuis quelques instants quand ils sont surpris par une bande d'une centaine de patriotes des paroisses environnantes, Saint-Antoine, Contrecœur et Saint-Ours. L'arrivée de ce secours inattendu met du cœur au ventre de ceux des nôtres qui n'ont pas de fusils, et qui brûlent de combattre. Ils se joignent au renfort providentiel, fondent sur les soldats, se battent à dépêche-compagnon, les mettent en fuite, les poursuivent, leur enlèvent leur canon qu'ils jettent à la rivière, leur font quelques prisonniers qu'ils ramènent au village en chantant.

La victoire nous coûta cher; nous eûmes douze hommes tués et quatre blessés. Nos morts sont:

La mort de James Weir. Dessin d'Henri Julien

Antoine Lusignan, mon grand-père, Charles Saint-Germain, cousin de ma mère, Pierre Minet, Joseph Dudevoir, Jean- Baptiste Patenaude, Eusèbe Phaneuf, François Lamoureux, (tous de Saint-Denis). L. Bourgeois, Benjamin Durocher, Charles-Ovide Perrault, de Montréal, Honoré Boutillier, J. Mandeville, de Saint- Antoine.

Quatre autres patriotes furent blessés. On estime que les Anglais eurent trente hommes de tués, et autant de blessés.

Si le canon anglais a été repêché, et ce qu'il est devenu, je l'ignore. Pour ce qui concerne les prisonniers, ils étaient au nombre de huit, qui furent on ne peut mieux traités par les patriotes. J'ai bien connu les vieilles demoiselles d'Ormicourt (et non pas Darnicourt, comme dit M. David) qui les logèrent et les nourrirent. Enfant, elles me prirent souvent sur leurs genoux; et chaque fois que ma famille, qui avait quitté Saint-Denis, y revenait pour affaire ou en promenade, nous nous faisions un devoir de les aller voir. Les prisonniers furent remis aux Anglais au bout de huit jours. La bataille de Saint-Charles, qui se livra deux jours après celle de Saint-Denis, tourna contre nous, et les Anglais, victorieux, revinrent punir Saint-Denis de sa résistance et de leur défaite, mais plus particulièrement venger le meurtre du lieutenant Weir.

Le meurtre du lieutenant Weir

Car Weir avait été assassiné. Amené comme je l'ai dit devant Nelson, celui-ci ordonna qu'on le traitât bien et qu'on le transférât à Saint-Charles. Il partit dans une voiture conduite par un hôtelier du nom de François Mignault, et escortée par deux hommes au départ, et quelques pas plus loin par le nommé Maillet seulement. Weir avait donné sa parole d'honneur qu'il ne chercherait pas à s'échapper, mais ayant aperçu les troupes anglaises, qui n'étaient qu'à une douzaine d'arpents, il se jette hors de la voiture et tombe. Maillet le frappe du plat de son épée; survient un nommé Pratte qui lui donne une quinzaine de coups de sabre, et le hache littéralement.

Le capitaine Jalbert, à cheval crie: «*Rachevez-le, rachevez-le!*» et un nommé Lussier lui donne le coup de grâce avec son pistolet. Le cadavre est jeté à la rivière. Jalbert se promène dans la rue principale, en brandissant son sabre, et en criant «*Voici un sabre qui est teint de sang anglais*». Il se vantait, car il n'avait pas frappé l'officier. Les coupables se sauvèrent aux États-Unis, quand les cartes eurent tourné;

mais Jalbert fut pris, et subit, quelques années après, un procès retentissant, dont il sort innocenté par un jury moitié anglais moitié français, –ce qu'on nomme ici un jury mixte.

Que Jalbert ait été coupable ou non, je n'ai pas à me prononcer –mais le devoir s'impose à tout écrivain de condamner comme absolument inutile et injustifiable le meurtre de Weir. Maillet lui avait passé une courroie autour du corps, et le tenait ainsi captif: pourquoi le tuer, puisqu'il ne pouvait pas s'échapper? Mais jamais, dans les tempêtes populaires, dans les soulèvements sociaux, moins encore qu'en temps de guerre, ces erreurs et ces crimes ne peuvent être évités. Si dans une simple escarmouche comme celle de Saint-Denis l'on a un meurtre à déplorer, il est facile de comprendre pourquoi tant d'excès souillent les annales de toutes les révolutions, même les plus nobles et les plus glorieuses. Combien, tout en marchant avec droit à l'affranchissement, l'on est incapable de s'arrêter à temps et de subordonner à la raison froide la passion chaude du moment! Que cet exemple nous dispose à l'indulgence quand nous lisons le récit des fautes de ce genre, dans l'histoire des autres peuples!

La vengeance des Anglais ...et celle de ma mère

Donc les Anglais revinrent à Saint-Denis huit jours après leur défaite, bien décidés à tirer une vengeance éclatante. Je vous prie de croire qu'ils ont tenu parole. Ils ont pillé et incendié à leur goût. M. David dit que la maison des demoiselles d'Ormicourt, et la maison voisine, avec la grange de M. Saint-Germain, sont à peu près tout ce qui reste du village de 1837. Il se trompe; je connais plusieurs maisons qui furent épargnées, celle de mon grand-père Masse par exemple. C'était une forte et grande maison de pierre, une maison à croupe, comme on dit, où il y avait beaucoup de logement. C'est là que les officiers descendirent, du droit du plus fort; je crois même que des soldats y campèrent.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la soldatesque visita soigneusement la cave, et qu'il n'y resta pas goutte de ce bon rhum d'il y a cinquante ans, au souvenir duquel les vieillards se pourlèchent encore, et dont mon grand-père, qui tenait un commerce général, faisait un débit considérable. Les soldats en remplissaient les veltes, les gallons, toutes les mesures de capacité qui leur tombaient sous la main, et s'en allaient le boire dans la grange et les autres dépendances. Ils déchiraient les étoffes, ils perçaient les chapeaux, s'emparaient de tous les menus articles de valeur. Et encore cette maison était-elle sous la protection des officiers. Ceux-ci en arrivant avaient assuré la famille qu'il ne lui serait rien fait, à la condition qu'on leur donnât le logement et la nourriture.

La nourriture fut bonne comme le logement, sauf un matin. La veille au soir, ma mère, ses sœurs et la servante avaient préparé viande et légumes pour je ne sais quelle gibelotte, quel ragoût, et elles étaient allées se coucher. Un officier voulut pénétrer durant la nuit dans la chambre de la cuisinière; celle-ci avait entassé chaises sur chaises auprès de sa porte, et quand elles culbutèrent l'officier se sauva, la bonne cria, tout le monde fut sur pied, le coupable reconnu et mis aux arrêts par le capitaine Douglas. La servante se leva de chaud matin, et descendit dans sa cuisine. Après avoir mis son chaudron sur le poêle, et de l'eau dans son chaudron, elle y versa le contenu d'un plat qui était sur la table. Soit excitation, soit obscurité, elle se trompa de plat, et mis au feu les pelures de pommes de terre et de poireaux, les queues d'oignons et les grattures de carottes, en un mot tous les débris de légumes et de viande qui devaient être jetés.

On se figure sa consternation quand elle découvrit son erreur, à l'heure du déjeuner. Les officiers se mettaient à table, elle ne voulait plus les servir, elle tremblait de tous ses membres. Quel plat pour un plat de résistance! Ma mère, qui n'avait alors que dix-huit ans, –la seule des femmes de la maison qui comprit quelques mots d'anglais,– prit son courage à deux mains et fit le service de la table. Vous dire qu'elle était rassurée vous ferait hausser les épaules; c'est en tremblant qu'elle apporta la fameuse fricassée. Elle s'attendait à une tempête d'indignation quand les convives goûteraient au margouillis. Il était trop tard pour le remplacer. Les officiers furent bien un peu surpris à première vue de ce qu'on mettait dans leurs assiettes; aussi prenaient-ils l'un après l'autre, soit avec leurs doigts, soit au bout de leur fourchette, qui une pelure, qui une queue d'oignon, qui un autre restant, et demandaient-ils à ma mère ce que c'était.

«*C'est de la sarriette*», répondait-elle à l'un; «*du persil*» à l'autre, «*du cerfeuil*» à un troisième; et tous reprenaient à tour de rôle, en claquant de la langue. «*Bonne, bonne, bonne*»!

Ils croyaient sans doute que c'étaient des herbes indigènes dont ils n'avaient pas encore goûté. Les patriotes venaient d'avoir à leur insu leur petite vengeance, car les pillards et les incendiaires avaient mangé avec délices ce qui fait les délices de nos basses-cours. C'est, ce que je sache, la seule note gaie des événements de Saint-Denis.

* * * *

Vous me pardonnerez d'avoir parlé des miens, d'avoir évoqué des souvenirs que je pourrais pour ainsi dire appeler personnels. Que voulez- vous? J'ai le culte des humbles qui font de grandes choses en se sacrifiant, et dont l'histoire n'a pas le temps de s'occuper. Il y eu des Lusignan qui ont fait plus de bruit dans le monde et tiennent plus de place dans les annales des peuples, mais je leur préfère les deux inconnus dont l'un est mon grand-père, et l'autre mon père. La petite bataille de Saint-Denis est plus glorieuse à mes yeux, elle qui fut livrée pour la liberté, que les exploits, brillants quelquefois, pas toujours, qui ont pour but l'usurpation ou la conservation des trônes. Mon grand-père a eu l'honneur de sceller de son sang la conquête d'un trésor bien autrement précieux que l'autorité, je veux dire la liberté, et de contribuer à constituer cet état de choses politique qui nous permet aujourd'hui de nous dire un peuple et de modeler nos propres destinées. ■